

Digression sur la rêverie anarchiste



À l'occasion de la sortie d'*Au pied du mur*, d'Abel Paz, qui sera le dernier titre des Éditions Rue des Cascades, s'est tenue, le 19 octobre dernier, au « Lieu Dit », dans le 20^e arrondissement parisien, une soirée d'amitié dont le double but était de fêter l'événement et, ce faisant, de solder dans la joie et la connivence cette belle aventure éditoriale lancée par Marc Tomsin en 2007.

Convié à participer à la table ronde d'ouverture de cette soirée dont le thème était « Mémoires d'hier dans les luttes d'aujourd'hui »¹, l'idée m'est venue de corréliser la figure de Marc à celle d'Alain Pessin, auteur d'un livre qu'il aimait beaucoup – *La Rêverie anarchiste*² – parce qu'il révélait, à ses yeux, quelque chose que les historiens de l'anarchisme peinent à saisir : cette part commune de l'imaginaire libertaire qui rend les anarchistes, aussi divers fussent-ils, reconnaissables entre eux, mais insaisissables aux yeux de l'expertise. Comme lui, j'ai toujours pensé que ce livre était, en effet, l'une des meilleures portes d'entrée dans l'histoire sensible de l'anarchisme.



Il est fort possible que l'anarchisme vaille davantage par son imaginaire que par ses constructions théoriques. Les marxistes en ont d'ailleurs fait matière à gauserie. C'était ignorer que les rêves durent plus longtemps que les théories, celui de l'émancipation en particulier. C'est précisément cette addiction à la rêverie, à sa quête effrénée, qui rend en principe les anarchistes curieux de toute révolte sociale. Quand Bakounine va à Lyon, puis à Marseille, pour participer aux émeutes communalistes de 1870-1871, Marx se contente, pendant la Commune de Paris, d'y déléguer quelques-uns des siens pour lui fournir des notes qui lui serviront à rédiger *La Guerre Civile en France*. Pour le premier l'événement révolutionnaire enflamme le rêve

¹ Aux côtés de Jean-Marc Matallana, traducteur d'Abel Paz, d'Élise Haddad, historienne et membre du Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL), de Claire Auzias, historienne et de Ritchy Thibault, étudiant en histoire et activiste Gilet jaune.

² Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste 1848-1914*, Lyon, Atelier de création libertaire, 1997.

émancipateur ; pour le second, il est matière à faire un livre, grand livre au demeurant, devant nourrir son œuvre théorique. Je n'en tire pas une conclusion, je pointe une différence.

L'autre différence est de style. C'est en retournant le stigmate identitaire d'« anarchistes » (entendons par-là de « bordélistes ») dont les marxistes les avaient affublés que les anti-autoritaires de la Première Internationale le reprirent à leur compte. Par défi, en somme. « Ah ! bon, "anarchistes", dites-vous, très bien : *anarchistes*, ce sera. » Le style, c'est important. Et puis, tracer son empreinte comme exilés terribles du sort commun, ça a de la gueule, non ? Surtout, quand cette empreinte a déjà une longue histoire : celles des « enragés » et des « sectionnaires » de la Grande Révolution, qui s'étaient eux-aussi faits traiter d'anarchistes par les bourgeois, y compris robespierristes, qui voulaient la canaliser, avant de choisir de l'écraser.



Le retour du refoulé s'accompagne toujours d'un ressourcement mythique. Il opère au prix d'une réappropriation imaginaire des combats gagnés d'avoir été provisoirement perdus. Car on sait aujourd'hui que, sur le terrain des révolutions du XX^e siècle, les supposées victoires ont toujours été des défaites assurées. Et pour longtemps.

À maintenir vivant le fil de la mémoire des anciennes révoltes sociales, on peut se faire une idée de ce qui s'y joua d'essentiel en matière de réappropriation de notre indéfectible humanité rebelle dans ce présent-passé – et de ce s'y joue encore dans l'ici et maintenant de nos soulèvements. C'est à le retisser, ce fil, qu'il nous faut nous atteler, pour faire lien imaginaire entre l'hier, l'ailleurs et l'aujourd'hui. Car chaque révolte sociale, aussi étroite soit-elle dans ses objectifs et à quelque échec qu'elle puisse mener, est toujours l'esquisse d'une promesse infinie : celle d'un assaut répété contre l'état des choses. Se ressaisir de l'ancienne mémoire des combats perdus, c'est armer notre détermination pour ceux d'aujourd'hui. Contre tous les pouvoirs constitués ou émergents. Et d'abord ceux qui s'entêtent, au sein même de notre camp, à penser les mouvements comme devant être canalisés. La nouveauté de ces temps, c'est que, depuis les Gilets jaunes, personne ne souhaite plus être canalisé, dressé, parqué, manipulé, que l'horizontalité est redevenue une aspiration première et le refus des représentants un choix stratégique. On pourrait y voir, et ce ne serait pas faux, un exemple-type de retour du refoulé de la vieille mémoire, mais à condition d'y voir aussi une réélaboration spontanée d'anciennes formes de lutte. De même que, sous un autre nom – le « désarmement » –, on assiste à un retour, comme méthode, de la très ancienne forme du sabotage, un temps statutairement admis, rappelons-le, par la CGT syndicaliste révolutionnaire des origines, comme faisant pleinement partie, au même titre que la grève générale, de l'arsenal des moyens à mettre en œuvre pour lutter contre l'exploitation et la domination. Là encore, la connexion est avérée entre deux temporalités distantes d'un gros siècle et, là encore, elle indique que, d'allers en retours, notre présent perpétuel de la soumission peut voler en éclats d'anarchie.



Il faudrait réécrire le refrain de *L'Internationale* en modifiant substantiellement son accroche. Car ce n'est plus du « passé » qu'il faut faire table rase, mais du « présent ». « C'est l'identification du présent perpétuel comme adversaire fondamental – écrit Jérôme Baschet dans *Défaire la tyrannie du présent* – qui conduit à proposer une alliance stratégique entre passé et futur. » Une alliance contre la désespérance et l'oubli, en quelque sorte, qui permettrait d'inverser la grammaire des temps historiques en rompant avec le vieil évolutionnisme marxiste – ce progressisme enchanté, mais très peu enchanteur, en réalité.

Depuis la Révolution espagnole de l'été 1936, les subversions les plus porteuses d'espérance de ces dernières décennies sont désormais celles qui, comme le disait le sous-commandant Marcos, défient « le désenchantement du présent en posant un pied dans le passé et l'autre dans le futur ». Contre la « fin de l'histoire » des néo-libéraux et la vague postmoderne qui l'accompagne en mettant en cause la possibilité même de penser une perspective historique cohérente. « Notre lutte – pouvait-on lire dans un document de l'EZLN de 1996 – est pour l'histoire et le mauvais gouvernement propose l'oubli. Nous luttons pour prendre la parole contre l'oubli, contre la mort, pour la mémoire et pour la vie. Nous luttons par peur de mourir la mort de l'oubli. » On ne saurait mieux dire en si peu de mots sur nos enjeux.

Jamais l'oppression n'a pu annuler entièrement la dignité des vaincus de l'histoire. Leur mémoire est toujours là, saisissable, prête à bondir dans notre présent orphelin. Il suffit de la saisir pour qu'elle nous saisisse. La tâche est inachevée, jamais perdue. Le passé est la seule source d'énergie historique pour affronter ce présent désormais algorithmé, artificialisé, défait, livré à la marchandisation sans fin des corps et des esprits qui nous réduit à l'état de monades concurrentes se livrant, sous l'œil goguenard du Capital, une pathétique guerre de toutes et tous contre tous et toutes.

« Nous sommes l'histoire têtue qui se répète pour ne plus se répéter », dit encore la parole zapatiste. Elle dit aussi : « Nous ne sommes pas d'hier, mais de là d'où nous venons. » Elle dit enfin : « Si l'on combat, c'est-à-dire si l'on rêve. »



Si l'on combat, c'est-à-dire si l'on rêve... La transition vient de la forêt Lacandone, de ce Chiapas où Marc Tomsin, éditeur-voyageur et anarchiste aux semelles de vent, a beaucoup burlingué. On ne dira jamais assez en quoi ce Chiapas en rébellion alimenta, au sortir de la sinistre décennie des années 1980, le retour de cette part du rêve émancipateur que le capitalisme total, totalisant et totalitaire avait cru voir anéanti, en l'an 1989, avec la chute de l'autre capitalisme, celui d'État qui, lui, croyait en avoir fini depuis jadis et pour longtemps avec l'idée même de révolution.

Cultiver l'imaginaire d'une vie pensée et vécue en dehors ou le plus en marge du capitalisme a toujours été central, nous dit Alain Pessin, dans la rêverie anarchiste. Non pour s'y évader au pays d'Utopie, mais pour se forger une identité d'en-dehors du monde réellement existant et humainement révoltant qui nous accable. Cette idée de sécession offensive réapparaît aujourd'hui dans les luttes. Elle se décline sous différentes partitions : la brèche

ou la faille à agrandir, la lutte contre les mégaprojets de destruction des communs, l'occupation de territoires d'expérimentation collective, la restauration du vivant partout où cela est possible. Comme réapparaît, sur un autre plan, le désir de redonner sens, de manière consciente ou inconsciente, à cette idée majeure de la rêverie anarchiste des premiers temps du mouvement ouvrier auto-organisé, à savoir son aspiration à ne dépendre que de ses propres capacités collectives d'action directe et d'autonomie de décision.



« L'anarchisme – écrivait Alain Pessin – pénètre dans la durée sociale par percées passagères, et s'en efface pour resurgir spontanément après de longues années d'absence. C'est là son bonheur historique que cette éternelle jeunesse, qui tient au fait d'être œuvre d'imagination d'abord, et construction politique seulement ensuite, et parfois. »

Cette rêverie ne ferme jamais aucune fenêtre de tir. Et c'est bien comme ça. À chaque poussée de fièvre sociale, à chaque remontée d'espoir d'émancipation, à chaque aventure émeutière, à chaque retour d'insurrection, elle surgit du passé pour nourrir un présent en mouvement qui fait trou dans le temps homogène des soumissions et des servitudes volontaires. Il suffit, en fait, d'un détail, d'un désir rallumé, d'un chavirement de l'âme, d'un vagabondage de l'esprit pour que, de nouveau, le feu soit mis à la plaine des consentements, des compromissions et des abandons. Il suffit, oui, d'un détail pour que se réveille la rêverie anarchiste. Ici ou là, toujours dans l'ailleurs des théories toutes faites, des plans élaborés, des réalités objectivables. Cette rêverie est faite de trames qui participent toutes d' « un art de la rupture et du ressaisissement », comme disait encore Alain Pessin. Rupture indéfiniment rejouée et ressaisissement de l'être qui se reprend. Infiniment et dans l' « écart absolu » (Fourier) d'une « proclamation sans fin d'indépendance mentale » (Owen) contre l'ordre d'un monde sans âme ni rêves.

Freddy GOMEZ

– À *contretemps* / Odradek-« Digressions » / novembre 2023 –
[<http://acontretemps.org/spip.php?article1024>]



AC